

Antonio Gomez s'arrêta, essoufflé. Son lacet venait encore de se défaire. Ce que c'était éternel ! Lorsqu'il devait interrompre sa course et s'immobiliser brutalement, il ressentait immédiatement des douleurs dans les jambes. Il détestait cela.

Il s'accroupit non sans mal pour relacer sa chaussure. Un an plus tôt, il avait été victime d'une rupture du tendon d'Achille et depuis, certains gestes jusqu'alors faciles étaient devenus compliqués. Mais il ne fallait pas qu'il se plaigne. Il avait pu se remettre à courir et à gambader avec son petit garçon, deux choses dont il n'aurait même pas osé rêver il y a six mois.

Il sourit. Quoi de plus beau que de jouer avec Pablo ? Jamais autrefois il n'aurait cru possible qu'une petite famille à lui puisse occuper la première place dans sa vie. Non, jamais il ne l'aurait envisagé, à l'époque, dans son ancienne vie. Antonio ressentait une incroyable reconnaissance pour avoir pu laisser aussi simplement son passé derrière lui. Il avait réussi à tirer un trait sans avoir à en assumer les conséquences des années après, contrairement à bien d'autres personnes. Il avait vraiment eu beaucoup de chance. La grossesse d'Élisa très peu de temps après leur rencontre avait néanmoins été

un choc pour lui. Choc qu'il considérait aujourd'hui comme un heureux concours de circonstances.

Antonio se redressa en espérant que le nœud tiendrait cette fois pour les cinq kilomètres restants. Il contrôla l'application course à pied de son portable, l'interruption y était bien sûr mentionnée. Il effectuait tous les jours le même parcours, toujours à la même heure. Un bon moyen pour lui de contrôler ses progrès. Il remit le téléphone dans sa poche et reprit rapidement son rythme en s'efforçant de faire des foulées régulières, de poser le pied bien droit pour solliciter le moins possible le tendon d'Achille.

Il était déjà tard, le parc était désert et lentement mais sûrement les contours s'estompaient dans l'obscurité naissante. Il allait peut-être falloir qu'il se décide à s'acheter une de ces lampes frontales idiotes. Il les trouvait totalement ridicules et chaque fois qu'il croisait un joggeur qui en portait une, il ne pouvait s'empêcher de sourire. Il commençait pourtant à se dire qu'une lampe de ce type lui serait après tout bien utile.

Il s'arrêta tout à coup, intrigué.

C'est quoi, ça ?

Il essaya de calmer sa respiration pour réduire le bruit de son souffle. Il tendit l'oreille dans l'obscurité. Quelqu'un appelait ? Très faiblement et tout bas ?

— Tonio... Tonio !

Il crut entendre deux fois son nom, puis le silence revint. Y avait-il quelqu'un tout près ? Quelqu'un qui connaissait son ancien surnom ?

Antonio Gomez secoua la tête. Non, impossible. Il s'était trompé, personne ne l'appelait plus ainsi désormais. Un animal peut-être ? Ou bien les appels prove-

naient de plus loin ? En tout cas, ce n'était pas à lui qu'ils étaient adressés.

— Tonio !

Là, de nouveau. Cette fois-ci, il était sûr d'avoir entendu son nom. Une voix de femme ? Une voix d'homme ? Il était incapable de le dire. Mais une chose était sûre : quelqu'un appelait.

Antonio scruta les sous-bois sombres autour de lui.

— Hé ? Il y a quelqu'un ?

Il écartait lentement les branches lorsque soudain, comme surgie de nulle part, une personne jaillit des fourrés et le bouscula.

— Hé ho, tu peux pas faire gaffe ! s'écria Antonio stupéfait.

Sous le choc, Antonio avait perdu l'équilibre. Il réussit à rester debout en faisant un grand pas en arrière, mais il ressentit tout de suite une douleur aiguë lui traverser le tendon d'Achille.

— C'est quoi, ce délire ?

Il essaya de déceler une réaction quelconque dans le visage de l'autre, immobile devant lui. Mais au lieu de répondre, la personne alluma une lampe de poche qu'elle braqua aussitôt dans les yeux d'Antonio. La lumière était aveuglante, presque blanche. Tout de suite ébloui, il ne vit plus que du noir et quelques points clairs qui dansaient sur sa rétine.

— Nom de Dieu ! Antonio mit la main devant son visage et détourna la tête. Tu veux quoi, enfoiré ! T'as un problème ?

Mais l'autre ne disait toujours rien. Il maintenait la lampe braquée sur lui.

Antonio sentait la moutarde lui monter au nez.

Il s' imagine quoi, ce type ? Il veut me voler ? Qu'il essaie, il trouvera à qui parler !

À l'aveuglette, il essaya de repousser l'intrus, mais ne fit qu'attraper son sweat-shirt. Bizarre, le vêtement semblait être humide.

— Baisse cette putain de lampe ou je te fous mon poing dans la gueule ! cria Antonio exaspéré. Il se demanda s'il ne devait pas frapper, tout simplement. Il levait juste le bras lorsqu'il distingua vaguement l'inconnu qui pivotait devant lui, courait sur le chemin pour disparaître juste après dans l'obscurité.

— Nom d'un chien, quel taré...

Il plissa les yeux et se les frotta jusqu'à ce que les éclairs de lumière s'estompent et qu'il puisse enfin voir normalement.

— Ah l'idiot ! À te rendre aveugle, le truc, bon Dieu...

Antonio regarda autour de lui, aucune trace de l'inconnu. Ça rimait à quoi, cette comédie ? L'aveugler ainsi, ce con devait bien avoir une bonne raison. C'était qui ? Il l'avait seulement entraperçu. Il avait peut-être la même taille que lui, portait un pull dont il avait rabattu la capuche sur son visage. Et le devant du sweat-shirt était taché, c'est tout ce qu'Antonio avait pu distinguer.

Une idée lui vint tout à coup. Furtive au début, elle s'imposa peu à peu comme une certitude. Antonio sentit son cœur s'emballer. Sur le pull... C'était du sang ? Bien possible. Autrefois, dans son ancienne vie, lorsqu'il était mêlé à une rixe, ses adversaires s'étaient retrouvés plus d'une fois avec des hauts couverts de sang. Un bon coup sur le nez, une arcade sourcilière éclatée et le sang dégoulinait sur le pull ou sur la chemise. Antonio en avait fait l'expérience à maintes reprises.

Et même si c'était du sang, qu'est-ce que j'en ai à faire ?

Rien. Que le type ait été taché de sang ou pas, ce n'était pas ses oignons. Le mec pouvait avoir fait n'importe quoi là, dans le sous-bois, Antonio n'en avait rien à battre. Ce n'était jamais une bonne idée de vouloir se mêler des affaires des autres. C'est ce que la vie lui avait appris.

Antonio s'apprêtait à reprendre sa course lorsqu'il s'immobilisa une fois encore. Les appels bizarres. Il était sûr que ce n'était pas le fruit de son imagination. Mais il avait peut-être mal entendu et la voix n'avait pas dit son nom mais imploré de l'aide. En tout cas, quelqu'un avait appelé, il en était persuadé. Et si ces taches de sang signifiaient que ce dingue avait tabassé un quidam ? Ou violé ? Une femme ? Voire un enfant qui gisait maintenant là, dans le bois, impuissant et blessé ? Et qui espérait de l'aide ? Non, Antonio n'avait pas le droit de fermer les yeux maintenant. Jamais. Il devait aller voir. C'était son putain de devoir de père et d'époux.

Imagine que ce soit Pablo ou Éliisa et personne ne leur viendrait en aide.

Antonio soupira. Il faisait maintenant si noir qu'il y voyait juste à un mètre. Il avança prudemment dans les fourrés vers l'endroit d'où avait surgi l'étrange gugusse. Au bout de quelques mètres, il se rendit compte qu'il ne pouvait pas aller plus loin dans cette obscurité. Il sortit son téléphone et activa l'appli lampe-torche.

— Merde, chuchota-t-il en voyant ses mains dans le faisceau de lumière.

Elles étaient pleines de rouge. La collision avec le guignol avait laissé des traces sur sa peau et tout

semblait indiquer qu'il avait vu juste : c'était bien du sang qui lui collait aux doigts. Il éclaira le sol avec son portable, s'attendant déjà à découvrir quelque chose d'horrible.

— Grands dieux..., murmura-t-il les yeux rivés sur les taches de sang qui maculaient les feuilles mortes devant lui. Il suivit cette trace quelques pas encore et se figea. Il eut juste la force de pousser un gémissement plaintif.

Le corps allongé devant lui sur le sol offrait un spectacle effroyable. Le cadavre était nu, les jambes largement écartées, la peau maculée de sang. Un trou, gros comme la paume de la main, s'ouvrait, béant, au-dessus du pubis de la victime. Elle était morte, cela ne faisait aucun doute. L'estomac d'Antonio se révolta.

Ne pas vomir, surtout, ne pas vomir !

Il réussit tout juste à sauter de côté avant de rendre derrière un buisson de mûres. Il avait déjà vu bien des blessures dans sa vie, des mâchoires fracassées, des nez brisés, même des ventres dans lesquels un couteau était planté. Mais ça... non. Un individu particulièrement pervers s'était acharné avec une violence inouïe sur cette femme. Un quelconque salaud brutal et sadique qui ne reculait devant rien.

Antonio déglutit péniblement lorsqu'il réalisa ce qui venait de se passer. Il avait eu, il y a à peine quelques minutes de cela, un contact physique avec l'assassin. Il avait été aveuglé par la lampe de poche de l'autre, cet autre qui l'avait clairement vu, lui. Ce n'était pas bon, pas bon du tout. Et s'il revenait, que se passerait-il ? Aucun tueur n'apprécie les témoins.

Un craquement le fit tressaillir. Il se retourna brusquement. Qu'est-ce que c'était ? Quelqu'un venait vers lui dans les fourrés ?

Il braqua la lampe-torche de son portable dans la direction du bruit, écarquillant les yeux pour distinguer quelque chose derrière l'enchevêtrement de branches. Tous les muscles de son corps se tendirent, prêts à frapper immédiatement. Antonio maîtrisait presque à la perfection de nombreux sports de combat et ne craignait donc pas la bagarre. Il savait qu'il était un adversaire coriace. Ils étaient nombreux à préférer la fuite à une rixe avec lui. Avec son mètre soixante-quinze, il n'était pas très grand mais sa forte carrure suffisait à le faire respecter. Il était capable de se défendre. Mais face à un tueur aussi fou ? Et si le type était armé ? Alors, il ne pourrait rien faire.

Le faisceau de sa lampe éclaira soudain une paire d'yeux luisants. Surpris, Antonio sursauta. Il entendit au même moment un curieux glapissement et vit un renard disparaître dans les buissons. Il poussa un soupir de soulagement. Mais ce répit ne fut que de courte durée. Le froid le fit tressaillir lorsque son regard se porta de nouveau vers le cadavre.

Tu n'as pas le choix. Tu dois appeler les flics, et vite.

Il s'apprêtait à composer le numéro d'appel d'urgence lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur le visage de la morte. Il lâcha son portable et eut du mal à réprimer un cri. Les mains tremblantes, il récupéra son téléphone et braqua de nouveau la lumière sur le corps. Le faisceau remonta le long des jambes blanches, passa sur le ventre ravagé et atteignit la tête.

Non, non, ce n'est pas possible.

Prudemment, il se rapprocha et dirigea la lampe-torche directement vers la figure de la victime. De la terre et des feuilles étaient accrochées dans ses longs cheveux noirs. Les lèvres étaient rouges et charnues, la bouche était ouverte. Et les yeux...

Antonio sentit ses jambes mollir, il s'agenouilla lentement, sans prendre garde à la douleur qu'il ressentait dans le talon.

— Sara, chuchota-t-il horrifié.

Et il éteignit son portable.

2

Charlotte referma sa portière et prit une profonde inspiration.

— Tu es une mère poule, dit-elle à voix haute et elle mit le contact.

Dans vingt ans, j'aurai encore du mal à dire au revoir à Félix, pensa-t-elle en démarrant pour s'insérer dans la circulation de cette fin de journée. Est-ce que toutes les mères ressentaient cela ? Ou y en avait-il qui étaient contentes d'être débarrassées de leurs enfants pour quelques heures ? Elle avait du mal à se l'imaginer et elle se souvint tout à coup d'une affaire sur laquelle elle avait travaillé il y a quelques années. Un petit garçon avait disparu sans laisser de traces. Elle pouvait aujourd'hui, beaucoup mieux qu'à l'époque, comprendre l'angoisse qu'avait vécue la mère de l'enfant. Et ce sentiment revenait en force chaque fois qu'elle devait se séparer de Félix.

Mais cela se passait déjà beaucoup mieux. Certes, ce n'avait pas été facile de dire au revoir à son fils, mais c'était la première fois depuis la naissance de Félix que Charlotte avait l'impression de pouvoir se consacrer entièrement et intensément à une enquête. Ces deux dernières années, elle avait bien travaillé sur quelques cas et épaulé Käfer

du mieux possible. Pourtant, contrairement à ce qu'elle avait imaginé au début, il lui avait été bien difficile de concilier son job et le bébé.

L'accouchement avait été difficile, Charlotte ne s'en était remise que lentement. Les ennuis de santé s'étaient multipliés ; de la mastite aux hémorragies secondaires, elle avait eu tout ce qui peut émailler la vie d'une jeune mère. Pour couronner le tout, Félix n'était pas un bébé facile. Il souffrait de coliques, pleurait beaucoup et était difficilement consolable. Au bout d'un an, il ne faisait toujours pas ses nuits et Charlotte avait l'impression d'être à deux doigts d'une dépression nerveuse. Bernd lui prêtait main-forte dans toute la mesure du possible mais bien des choses retombaient automatiquement sur elle. Elle ne voulait peut-être pas qu'il en soit autrement, d'ailleurs. Elle savait pertinemment qu'elle avait beaucoup de mal à lâcher prise et à admettre que Félix était aussi bien dans d'autres mains que dans les siennes. Encore une situation qu'auparavant elle n'aurait jamais envisagée sous cet angle. Pendant cet accouchement long et difficile, il y avait eu des moments dramatiques, surtout pour le bébé. Son cœur ne battait plus que faiblement, la sage-femme et le médecin s'agitaient beaucoup et envisageaient même une césarienne en urgence. Depuis, la peur qu'il puisse arriver quelque chose à Félix était profondément ancrée dans le subconscient de Charlotte. Ces angoisses étaient encore renforcées par le passé de la jeune mère, ce traumatisme qu'elle avait subi lors de la mort de son petit frère. L'idée de perdre un jour Félix de la même manière qu'elle avait perdu Stefan faisait naître en elle une peur incommensurable.

Depuis quelques mois cependant, tout allait mieux, beaucoup mieux même. Félix avait une place dans une crèche, il s'était bien habitué et se sentait bien. Il avait grandi et était maintenant un enfant sûr de lui qui parlait bien et se confiait facilement, ce qui avait beaucoup facilité le retour à la vie professionnelle de sa mère. Félix disait si quelque chose lui faisait mal, ou ne lui convenait pas. L'époque où il fallait essayer de deviner pourquoi il pleurait était heureusement révolue. Un soulagement immense pour Charlotte.

— Maman, dormir. Il fait nuit, avait-il dit d'une voix ensommeillée lorsqu'elle était allée lui faire un bisou dans sa chambre.

— Maman doit aller travailler.

— Chasser les bandits ?

Elle avait souri et l'avait encore embrassé sur le front.

— Papa est là, et moi, je vais revenir vite.

— Au revoir, maman, avait murmuré Félix presque endormi.

Il avait alors pris Emmi, un mouton en peluche autrefois blanc et douillet qui n'était plus maintenant qu'une boule un peu grisâtre, avait enfoui sa petite tête dans le doudou et s'était endormi presque sur-le-champ.

En arrivant à la clairière dans le parc qui entourait le lac Aasee, Charlotte pensa un instant à son fils, le revit dormant paisiblement dans son petit lit, les yeux fermés et la bouche entrouverte. Il y avait peut-être quelque part à Münster un enfant semblable allongé dans son lit et qui ne se doutait de rien alors que sa mère était étendue là devant eux dans le bois, atrocement mutilée.

Elle eut froid et remonta la fermeture Éclair de sa veste. Les journées étaient encore assez chaudes en

cette fin octobre mais la fraîcheur automnale se faisait sentir dès la tombée de la nuit. Était-ce uniquement pour cette raison qu'elle grelottait ? Le spectacle qui s'offrait à elle l'aurait probablement glacée même s'il avait fait très chaud.

Deux projecteurs plongeaient la scène de crime dans une lumière fantomatique. Käfer était agenouillé près du cadavre et écoutait le docteur Heer lui expliquer comment on avait ouvert le bas-ventre de la victime. Bertold Wolske, chargé de relever tous les indices, faisait des photos et Sacha, passé du statut d'assistant à celui de technicien criminaliste, recueillait des prélèvements de terre. Ils portaient tous des combinaisons blanches, à part Käfer qui avait seulement passé des chaussons de plastique sur ses chaussures. Charlotte en fit autant pour ne pas détruire d'éventuels indices.

— Ah, Charlotte, te voilà.

Käfer se leva et la regarda d'une mine soucieuse.

— Tu connais déjà le docteur Heer, ajouta-t-il en désignant le pathologiste.

La jeune femme salua l'homme qui occupait le poste de médecin légiste depuis la mort de Lars Krane. Alors que Käfer et elle s'étaient liés d'amitié avec Krane et que le ton entre eux avait toujours été amical et décontracté, Charlotte n'arrivait pas à établir vraiment le contact avec le docteur Christian Heer. Cet homme grand, très maigre, au crâne rasé était particulièrement avare de paroles et semblait doté de peu d'humour. Mais il était très compétent dans sa discipline. Cela n'empêchait pas Charlotte de continuer à regretter Krane, même si sa mort remontait maintenant à deux ans. Aurait-elle pu

l'empêcher ? Elle l'ignorait, mais cette question la torturait aujourd'hui encore.

Elle balaya la mèche brune qui lui retombait sur le front. Elle portait depuis quelques mois les cheveux plus longs qu'avant, ils lui arrivaient au menton et lui retombaient donc souvent dans le visage. Ce changement était dû, comme tant d'autres, à son petit garçon. Elle n'avait tout simplement plus le temps d'aller chez le coiffeur. Mais elle pourrait bientôt se faire une natte.

— On sait déjà de qui il s'agit ? demanda-t-elle.

— Non, on n'a pas encore retrouvé ses vêtements, ni ses papiers d'identité, répondit Käfer. On a reçu un appel anonyme provenant d'une cabine.

— Une cabine ? Il y en a encore ? Je croyais qu'on les avait toutes supprimées, s'étonna Charlotte.

— Oui, il n'en reste plus que quelques-unes. Entre autres près de l'université. La ville croit peut-être que les pauvres étudiants ne peuvent pas se payer de portable, dit Käfer avec un rire bref avant de redevenir sérieux. L'appel provient de la cabine située près du château.

— Bizarre, ça fait une trotte du lac au château. Celui qui a téléphoné aurait eu bien d'autres possibilités d'informer la police. Des bistrots, des maisons particulières... Il aurait pu donner partout l'information s'il n'avait vraiment pas de portable sur lui.

— Exact, acquiesça Käfer qui réfléchissait. Il y avait sûrement encore du monde dans les rues, il n'était pas si tard. Ici, le coin est assez désert, mais là-bas sur le chemin principal, il y a presque toujours de l'animation. Il ne voulait peut-être pas qu'on le voie ? Un petit dealer qui est tombé sur le cadavre pendant qu'il faisait ses

petites affaires et qui ne voulait rien avoir à faire avec la police ?

— Ou un proxénète. Ou un client. Il y a encore de la prostitution dans le parc, non ? poursuivit la jeune femme.

— Plus autant qu'avant, répondit Käfer d'une voix hésitante. C'est néanmoins vrai, les parkings et les coins de bois voient encore passer des types qui ont levé une pute, à un endroit ou à un autre. Mais celui qui a téléphoné était peut-être aussi l'assassin. Ce ne serait pas la première fois que ce genre d'individus fournit l'info décisive. On écouterait demain tranquillement l'enregistrement de l'appel.

— Comment est-elle morte, demanda Charlotte en laissant errer son regard sur le corps ensanglanté. D'une hémorragie ?

Le docteur Heer lui répondit d'une voix calme, le visage parfaitement inexpressif.

— Oui, c'est de cette hypothèse que je partirais actuellement. Elle a perdu une très grande quantité de sang, comme on peut le constater. On lui a probablement enfoncé un objet pointu dans le ventre. À première vue, je dirais que l'arme lui a ensuite labouré l'intérieur de l'abdomen, ce qui explique le gros trou qu'on voit là. En tout cas, il ne semble pas qu'on ait porté plusieurs coups. Je pourrai bien sûr en dire plus une fois que j'aurai procédé à l'autopsie.

— Quels organes ont été touchés ? demanda Charlotte en regardant le légiste.

— Si je ne me trompe pas, je dirais à première vue que l'utérus, les ovaires, des parties de l'intestin et la

vessie ont été ravagés. Le foie aussi peut-être, je regarderai tout cela de plus près pendant l'autopsie.

— Le meurtrier s'est donc surtout acharné sur des organes bien spécifiques. La jeune femme réfléchissait tout haut. Ce qui n'est pas atypique pour des criminels sexuels.

— Je ne peux pas encore dire si elle a été violée ou non. Il est difficile de se prononcer ici, nous devons attendre l'autopsie, poursuivit le docteur Heer. Mais vu la grande quantité de sang perdue par la victime, je peux dire que cet endroit est aussi la scène de crime et que cette femme était encore vivante lorsqu'on lui a infligé ces blessures. Si le cœur n'avait pas battu, jamais autant de sang ne se serait répandu.

Charlotte dut s'éclaircir la voix avant de pouvoir articuler :

— Vous voulez dire qu'elle a vécu, pleinement consciente, ce qu'elle a subi ?

— Je n'ai pas dit cela. Il est bien possible qu'elle ait été inconsciente. Je vais bien sûr faire des analyses de sang pour rechercher des stupéfiants ou d'autres substances anesthésiantes, répondit Heer d'un ton sec. Je ne vois ici pas d'autres blessures mortelles. Pas de strangulation, pas d'armes à feu, rien de tel ne semble avoir été utilisé.

— On peut voir si elle s'est défendue ?

— Rien de visible, là non plus. Elle ne semble pas s'être débattue. Au premier abord du moins.

Charlotte regardait le visage de la victime qui, les yeux écarquillés et la bouche entrouverte, semblait la fixer. Elle ne pouvait qu'espérer que la jeune femme ait déjà perdu connaissance lorsque le meurtrier l'avait

anéantie de la sorte. Et que c'était la raison pour laquelle il n'y avait eu aucune réaction de défense. Penser qu'elle ait vécu en toute lucidité une fin aussi brutale était tout simplement atroce.

— Elle a été ligotée ? s'enquit Käfer.

— Aucun indice allant dans ce sens, répondit Heer en secouant la tête.

— À quand remonte la mort ?

— Maximum deux heures en tenant compte de la température corporelle. Quelques minutes de plus ou de moins puisque le corps, du fait de l'ouverture de l'espace abdominal, a pu se refroidir un peu plus vite.

Donc vers dix-neuf heures, pensa Charlotte. La nuit était déjà tombée mais le parc qui, à certains endroits, ressemblait plus à un bois, n'était pas complètement désert à cette heure-là. La prairie, surtout, dans laquelle se trouvaient les boules du Aasee – d'énormes objets ronds en béton qui avaient valu à Münster de se faire un nom dans le monde artistique – mais aussi l'embarcadère de la location de bateaux étaient des lieux de rendez-vous prisés par les jeunes. Certes, l'animation était bien plus grande en été qu'en octobre, mais Charlotte avait encore rencontré en venant ici quelques promeneurs qui sortaient leurs chiens. Et même si la scène de crime était assez éloignée du chemin goudronné le plus proche et invisible à partir de là, elle ne pouvait pas concevoir comment quelqu'un pouvait entraîner une femme dans les buissons, la tuer de manière bestiale, sans que personne ne le remarque. Elle allait lancer un appel à témoins et elle espérait que les visiteurs du parc seraient nombreux à y répondre.

— Qu'en est-il de l'arme du crime ? demanda Käfer.

— On n'a encore rien trouvé, répondit le docteur Heer. J'ai d'abord pensé à un pic à glace, quelque chose qui est plus pointu en bas qu'en haut. Certains couteaux répondent aussi à cette caractéristique. Mais ce ne sont que des suppositions. Il faut que je vérifie tout cela minutieusement pendant l'autopsie et je pourrai peut-être alors dire quelque chose sur l'arme employée.

— J'ai encore trouvé un truc intéressant, intervint Sacha à cet instant. Accroupi derrière un buisson de mûres, il versait avec précaution un peu de terre dans un sachet transparent.

— Les vêtements ?

— Non, regardez.

Heer, suivi de Käfer et de Charlotte, se dirigea vers Sacha et ils regardèrent ensemble l'endroit que leur montrait leur jeune collègue derrière le taillis.

— C'est du vomi, non ?

— Contenu stomacal, rectifia le docteur Heer.

En effet, quelqu'un semblait avoir rendu ici puis avoir recouvert à la hâte la flaque. Certains éléments trahissaient cependant tout de suite qu'il ne pouvait s'agir de boue.

— Le tueur a peut-être été pris de nausée après son acte, supposa Charlotte.

— Ce ne serait pas la première fois, approuva Käfer.

— On peut en extraire l'ADN ? demanda la jeune femme au docteur Heer.

— Naturellement.

Il s'accroupit à côté de Sacha et considéra plus attentivement le liquide qu'on avait cherché à dissimuler. Il se tourna alors vers le technicien de la police scientifique :

— Monsieur Wolske, auriez-vous l'amabilité de prendre quelques photos de cet endroit ? Merci beaucoup.

— Est-ce que quelqu'un s'occupe de la cabine téléphonique ? demanda Charlotte.

— Oui, on l'a déjà examinée pour voir s'il y avait des indices exploitables, répondit Sacha.

— Bien. Lorsque vous aurez terminé ici, faites transférer le cadavre le plus rapidement possible à l'Institut médico-légal. Wolske ? Charlotte se tourna vers son collègue obèse. Il me faut une photo du visage de cette femme. Faites-le plutôt une fois qu'elle sera passée en anapath et qu'on l'aura lavée. D'accord ?

— Je m'en charge.

— Il nous faut connaître son identité, c'est notre priorité absolue. Il se peut que la victime ait une famille, des enfants qui attendent leur mère quelque part.

Käfer acquiesça d'un hochement de tête.

— Bientôt vingt-deux heures. Si l'absence date d'aujourd'hui, elle va être portée disparue dans les prochaines heures. Il faut qu'on téléphone à Subotik et Hammersbach pour qu'ils nous fassent parvenir les avis déjà arrivés. Si nous n'avons pas d'indices sur l'identité de la victime dans le courant de la nuit, il faudra envisager de publier rapidement sa photo. Du moins en ligne, sur le site du commissariat central.

— Bien.

Charlotte sortit son portable et composa le numéro du commissariat central.

— Et il faut qu'on nous envoie aussi la brigade canine. Les vêtements de la victime se trouvent peut-

être ici dans les buissons. Je veux qu'on les trouve avant le lever du jour.

Mais avant qu'elle puisse appuyer sur la touche verte pour établir la communication, un cri déchirant la fit sursauter. Fort, presque suraigu, trahissant la panique et l'effroi, le cri résonnait dans l'obscurité. C'était une femme qui criait.

— C'est tout proche. Viens ! dit Käfer qui courait déjà.